

« Le XIXème siècle : l'âge d'or de Salon-de-Provence »

Tout a commencé en 1873 avec l'arrivée du chemin de fer qui va bouleverser la face de Salon. La petite bourgade rurale va se transformer en un clin d'œil en une cité industrielle grâce au développement du commerce de l'huile et du savon, mais aussi des fabrications de conserves, de caisses, de ferblanterie... Avec la construction de la gare se développent les exportations et les négociants se multiplient... A cette époque, certains deviennent riches, vite, très vite ! Cet élan économique va contribuer à remodeler complètement la ville de Salon.

En effet, la nouvelle richesse de Salon, son essor économique et social vont se concrétiser par l'embellissement de la cité et la création de nouveaux espaces urbains. Déjà en 1854 est érigée, sur la place de l'Hôtel de Ville (qui est agrandie à cette occasion) une fontaine en hommage à Adam de Craponne (à qui la ville doit son canal d'irrigation et une partie de sa prospérité). La statue est confiée au sculpteur aixois RAMUS : Adam de Craponne est entouré, à ses pieds, de quatre génies : le génie de la paix au sud, le génie militaire à l'ouest, le génie civil au nord et le génie de l'étude à l'est.

Un grand nombre de réalisations, toutes d'intérêt public, vont être menées à bien : on construit des écoles, un hôpital, un abattoir, un théâtre, un kiosque à musique, un bureau de poste, un hippodrome, des cercles... Aujourd'hui, on peut encore admirer, sur le boulevard Nostradamus, le théâtre Armand, datant de 1884, superbe théâtre à l'italienne, toujours en activité et le Cercle des Arts, construit en 1886, dont la belle salle de réception a été décorée par le peintre salonais Désiré Girard.

Les Bastides :

Contrairement aux riches armateurs et négociants marseillais, ces nouveaux notables salonais ne vont pas vivre dans les bastides ou les mas aux alentours de Salon, dont certains subsistent encore aujourd'hui. C'est au Nord, dans l'actuel quartier des Canourgues, **le Mas Dossetto** une grande construction du XVIIIème siècle de plan en U. Les fenêtres ont gardé les figures sculptées qui les surmontent ainsi que leur élégante corniche et leurs volets de bois au sommet cintré. Restent de l'époque agricole, où on l'appelait « le Château », la tonnelle, le puits, le mûrier, quelques platanes et trois oliviers du verger.

Tout près, adossée à la colline retenue par d'anciens murets de pierre sèche, **la Bastide Haute** est une construction modeste. Elle offre au plein sud sa façade couronnée de génoises et de tuiles romaines et son jardin étagé en trois terrasses où alternent fleurs et statuettes. Sur la colline, à droite, se trouvent les anciens corps de ferme et le pigeonnier, également ouverts sur une terrasse ombragée. Le Mas Dossetto est devenu un centre d'animation de quartier et la Bastide Haute, un centre aéré.

Toujours, dans le même quartier se trouve un domaine privé (maison de maître et ferme) : **la Campagne Saint-Norbert**. La maison de maître, formée d'un étage carré et de combles éclairées d'ouvertures en œil de bœuf, est datée de 1860, tout comme la chapelle consacrée à Saint-Norbert. Une partie de la ferme daterait du XVII^{ème} siècle.

Enfin, à l'est de la ville, sur l'avenue Donnadieu, subsiste une autre bastide : **le Pavillon Imbert** (aujourd'hui dépendance de l'agglomération). Il s'agit d'une large bâtisse de plan rectangulaire (datant du tout début XIX^{ème} siècle), constituée de cinq travées, avec deux ailes légèrement en retrait par rapport à la façade de l'entrée. Son caractère méridional s'affirme par un bossage d'angle rustique, repris dans l'encadrement des baies, au rez-de-chaussée, au premier étage et dans les percements ovales (œil de bœuf) du deuxième étage. On constate également une toiture de tuiles à quatre versants, orientée nord-sud. Sa construction sobre et traditionnelle permet de situer la maison dans le cadre des résidences de plaisance juxtaposées au domaine agricole.

Les négociants et (dans une moindre mesure) les savonniers vont investir les terrains disponibles en bordure de la ville qui vont leur permettre de construire sur le même emplacement leur estive (entrepôt) où leur usine et leur lieu d'habitation (compromis entre l'Hôtel particulier et la demeure à la campagne). C'est ainsi que la villa (ou le château) apparaîtra presque toujours sur le papier en-tête de l'entreprise en signe de marque de fabrique.

Cette récente bourgeoisie locale va chercher à affirmer son pouvoir fraîchement acquis et se laisser séduire par des maisons « clés en main » d'une architecture au caractère plus Bassin parisien que provençal proposées sur les toutes premières revues de bâtisseurs venus de Marseille ou d'ailleurs. Situées en général, au centre d'un jardin ou d'un parc, ces villas vont varier suivant le goût et les aspirations sociales des propriétaires.

L'important étant de paraître et le temps étant aux réceptions mondaines, les entrées sont majestueuses tant pis si les pièces à vivre sont de petite dimension.

Construites la plupart du temps par des entrepreneurs salonais et quelques architectes marseillais, ces villas vont puiser dans un registre architectural où règnent l'historicisme et l'éclectisme. On les retrouve sur les grands boulevards de Salon :

- l'avenue de la République (à l'ouest de la ville, en direction de la gare),
- la route d'Avignon (boulevard Ledru-Rollin),
- l'avenue Gaston Cabrier (ancienne route de Pélissanne).

Les premières constructions (1870-1880) vont évoquer la villa à l'italienne (de style palladien), avec loggias, colonnes et péristyle, comme **le château d'Henri Pascal** (ancienne clinique de l'Arche, aujourd'hui cabinet médical) et **le château des Louanes** (ancienne Chambre de Commerce), tous les deux situés sur l'avenue de la République.

Les autres, les plus nombreuses (1880-1900) vont s'inspirer, avec leur toiture en ardoise « à la Mansart », de l'Hôtel particulier parisien. Marius Torcat, ingénieur civil de Marseille en construira trois presque identiques en 1891, 1895 et 1900 : **la villa « Beau-Soleil »** de Garcin (école maternelle Michelet), **la « villa Blanche »** de Cornu (antenne de l'H.P. Montperrin) et **la villa d'Auguste Girard** (ancienne antenne de la Chambre des Métiers d'Arles).

On retrouve cette mode parisienne pour **la villa « Les Cigales »** (ancienne maison Sube) construite en 1900, sur le boulevard Ledru-Rollin, tandis que **le château Couderc** (clinique Vignoli), construit la même année et appelé souvent « château bavarois », est davantage inspiré du style pittoresque en usage dans les stations thermales et balnéaires.

Une villa attire particulièrement le regard, c'est **la villa Roche**, construite en 1902, sur le boulevard Nostradamus, par l'architecte marseillais Jean Rasonglès et bel exemple d'éclectisme. Si la tourelle élancée de la rotonde évoque les donjons médiévaux, les cariatides échevelées qui soutiennent le balcon en fer forgé sont plutôt de style « rococo ». Quant au « bow-window » (élément de décoration mais aussi de confort intérieur d'origine anglaise) et de façade principale, il est pour l'époque un véritable symbole de modernité. Cette villa, une des plus originales de Salon, peut rappeler « l'Art Nouveau ».

Deux villas plus tardives méritent également le détour : **la villa Nivière** (1911-1913), sur le boulevard Nostradamus et **la villa de Jules-Marius Fabre** (1922) qui, avec leurs toitures à balustres, évoquent les petits pavillons du XVIIIème siècle.

Enfin, un cas mérite d'être souligné, celui **du Château Armieux** (tribunal de Commerce), sur l'avenue de la République.

Construite en deux temps (1898 et 1903)), la villa Armieux évoque, par son enveloppe extérieure, les châteaux de la première Renaissance française. Mais derrière sa tour, ses échauguettes et ses toitures en ardoises se dissimule un superbe dôme en tuiles vernissées qui abrite une coupole éclairée par un lanterneau et décorée en 1907 par le peintre marseillais David Dellepiane. Il s'agit d'une chasse assyrienne, dernier témoin d'une décoration intérieure orientaliste.

En effet, ce n'est qu'après son mariage avec la cantatrice Julie de Poorter, en 1903, qu'Edouard Armieux fait ajouter à la construction de type « Renaissance » une grande salle de réception et de spectacle d'inspiration mauresque, où Madame Armieux donnait volontiers des petits concerts. Tout un art de vivre aujourd'hui, disparu !

En 1911, David Dellepiane réalisa deux portraits en pied de Monsieur et Madame Armieux. Tandis qu'Edouard Armieux se fait peindre en élégant costume de chasse, sa femme, la cantatrice Julie de Poorter dans une pose très élaborée, se fait représenter en diva.

Si l'apparence de ces maisons reste un atout important, le décor intérieur est néanmoins très soigné.

Le décor intérieur :

Si le château Armieux a vu sa décoration orientaliste totalement disparaître (sauf la coupole et le lanterneau), sa petite salle à manger témoigne encore d'un style emprunté au XVIIème siècle : un plafond à caisson, des trumeaux finement garnis de stucs et au-dessus des lambris, quatre panneaux figurant des scènes de chasse et des scènes de genre, dans le style des tapisseries flamandes du XVIIème siècle.

Il arrive, comme c'est le cas pour la villa de Jules Marius Fabre (Boulevard de la République), que le vestibule devienne la pièce essentielle de la maison. Il peut alors se transformer en salon d'apparat. Sous des boiseries grises et or, les pilastres ioniques marquent l'encadrement des ouvertures, alors qu'une corniche ornée de guirlandes court tout autour du plafond. Au-dessus de la porte d'entrée, deux petits angelots en stuc entourent d'une couronne de lauriers le monogramme F. on se rapproche là d'un style Louis XVI, influencé par l'Antiquité.

En 1912, le peintre marseillais David Dellepiane vient décorer le salon de musique de l'**Hôtel particulier des Britton** (fabricants de bonbonnes). L'hôtel, situé rue Joffre, est aujourd'hui transformé en restaurant (« La Salle à manger »). David Dellepiane a peint au plafond un ravissant ciel ouvert dans l'esprit des compositions décoratives du XVIIIème siècle. Trois puttis s'y ébattent, l'un violoniste est couronné de lauriers par le deuxième, tandis que le troisième s'approche en jouant du tambour.

Dans le même état d'esprit, on trouve d'intéressantes décorations, dans la **maison du poète félibre Antoine-Blaise CROUSILLAT**, située sur la place de la Fontaine Moussue.

David DELLEPIANE 1866-1932.

Né à Gênes dans une famille d'artisans décorateurs, il est arrivé tôt à Marseille. En 1880, il est admis à l'Ecole des Beaux-Arts (où il suit les cours de dessin, jusqu'en 1885). Il acquiert une certaine notoriété en peignant des scènes de genre marseillaises et surtout des portraits d'enfants. Dans les années 1890, il pratique beaucoup le paysage, mais c'est par ses affiches qu'il sera le plus apprécié au début du XXème siècle. A la fin de sa carrière, il s'est surtout consacré à la représentation de santons. Il semble qu'il se soit initié à la technique de l'affiche, dès 1890, au cours d'un séjour de 10 mois dans l'atelier de Joseph CHERET à Paris. Habitué des lieux salonnais pour y avoir peint des paysages, David DELLEPIANE va, dès 1907, entrer en contact avec la bonne société salonnaise locale (avec la Famille ARMIEUX, puis avec la Famille BRITTON). Ce n'est qu'à l'occasion du cinquantenaire de sa disparition en 1982, que cet artiste sensible et discret est enfin sorti de l'oubli grâce à Régis BERTRAND. Une exposition, au Palais de la Bourse, organisée par l'Office Municipal de la Culture de Marseille lui a été consacrée, lors de la célébration des 2 600 ans de la cité phocéenne (Novembre 1999-Janvier 2000).

Henry GERARD 1860-1925.

Né à Toulouse, il a fréquenté divers ateliers parisiens avant de créer le sien, dans sa ville natale. Vers 1904-1910, il s'installe à Martigues où il fait construire la **villa Kharissa** qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il semble que le peintre ait appartenu au cercle des amis des ARMIEUX à Salon. « Les Baigneuses », daté de 1910, réalisé dans une technique pointilleuse, figurait en bonne place dans le décor de la grande salle, au milieu du mur de fond de scène où Madame ARMIEUX donnait des concerts, dans leur propriété où le « Tout Salon » de la bourgeoisie locale y était invité et y assistait.

Une innovation architecturale :

La seule innovation architecturale de cette époque, en rupture avec l'éclectisme, l'historicisme et la surcharge décorative de l'Art Nouveau, se trouve sur le cours Victor Hugo. Elle a été commanditée par un décorateur en ameublement Henri Tonin pour la réalisation de son magasin sur une parcelle qui fait l'angle et qui occupe toute la rue Tronc de Codelet et une portion de la rue Beauvezet. La construction en a été confiée en 1910 à l'architecte aixois J.L. Hulot. Le bâtiment, sur trois niveaux (le rez-de-chaussée abrite le magasin, les deux autres niveaux, le logement), a des lignes nettes, simples et précises à partir d'un jeu de surfaces rectangulaires en béton, avec des « bow-window », qu'un petit bandeau en céramique verte vient orner. Il s'agit là d'une tendance moderne de la création architecturale des années 1910.

Fontaines, Poètes-Félibres, Artiste Peintre et scènes de la vie pastorale.

Au fil de cette innovation architecturale salonnaise de la fin du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} siècle, on ne peut rester insensible sans évoquer pour autant dans le décor du paysage urbain de Salon, **la Fontaine Moussue** qui, demeure l'un des joyaux du patrimoine provençal.

... « Les fontaines moussues sont une spécialité de la Provence. Avant d'être moussues, ces fontaines-là furent comme les autres... fontaines de pierre, plus ou moins sculptées... mais l'eau que débitent ces fontaines est une eau calcaire. Avec le temps, elle dépose sur une pierre, souvent poreuse, un grain lâche, une substance terreuse... Peu à peu moussues, capillaires, pariétaires s'emparent de la fontaine, croissent, prospèrent... Il suffit de regarder celle que l'on croit la

plus belle de ces fontaines de mousse. Elle occupe, au tournant du cours, à Salon une place où il fait bon s'arrêter...La fontaine de Salon a dépassé l'âge de la pierre moussue. Elle est toute crépue, toute bouclée de capillaires...Une courte huppe d'eau, drue et vigoureuse, s'élève de la vasque supérieure. De la seconde vasque tombent des pleurs longs et lents. De la vasque inférieure, celle qui est à la disposition des passants, quatre becs distribuent une eau nouvelle qu'à tout moment les usagers recueillent dans les brocs, les seaux et les gargoulettes qu'ils placent sur les barres de fer disposées horizontalement, deux par deux, sous les jets chantants »...

Sur la gauche, face à la Fontaine Moussue, se trouve **l'Hôtel de la Poste** : au début du XXème siècle, un omnibus faisait la navette entre la gare du Chemin de Fer P.L.M. (Paris-Lyon-Méditerranée) et le centre-ville de Salon où il s'y arrêta.

A l'angle de la rue du Grand Four, à droite, se trouvait **l'Auberge de la Croix de Malte** (Touring Hôtel, puis Café des Arts). Cette auberge eut l'honneur de loger le prix Nobel de littérature provençale, Frédéric MISTRAL lorsqu'il venait rendre visite à son ami Antoine-Blaise CROUSILLAT. Poète, amoureux de sa ville natale, Antoine-Blaise CROUSILLAT est né en 1814 à Salon, dans une maison, en face de la Fontaine Moussue et dont le nom de rue était appelé Place des Ormeaux. Sa maison, bâtiment discret, aujourd'hui glacier (« Gourmand'Ice »), sur trois étages, possède de magnifiques décorations intérieures que nous avons évoqué précédemment. Sur sa façade, entre deux fenêtres du premier étage se trouve un joli bas-relief représentant une ruche encadrée par des gerbes de blé et de fruits. Le poète-félibre Antoine-Blaise CROUSILLAT est mort dans sa maison natale en 1899, à l'âge de 85 ans. Il fut aussi témoin sur l'âge d'or de Salon, avec l'arrivée du chemin de fer et la création industrielle des savonneries, des huileries ou encore de la torréfaction des cafés.

Afin de lui rendre hommage, le Conseil Municipal de Salon du 5 Juin 1901 décide de donner son nom à la Place des Arbres. Le 29 Juin 1914, au lendemain de l'attentat de SARAJEVO (Assassinat de l'Archiduc d'Autriche-Hongrie, François-Ferdinand de Habsbourg et de son épouse) qui fut l'élément déclencheur de la Grande Guerre, la Ville de Salon lui rend hommage et lui érige un buste, situé à côté de la Tour de l'Horloge (Porte du Boug Neuf).

Depuis son décès, Antoine-Blaise CROUSILLAT repose sous une simple dalle d'un tombeau au Cimetière Saint-Roch de Salon-de-Provence.

Au cours de sa vie durant, Antoine-Blaise CROUSILLAT, a entendu face à sa maison natale, chanter la Fontaine Moussue. Il lui a dédié plusieurs poèmes en langue provençale, dont le plus connu commence ainsi :

« Bello Grand'Fouent que davans moun oustau

Te requinquihs frescouleto

Espeloufido en treno de cristau

En nous espouscant lei perleto

De nieu, de jour, toun aigo risouleto,

Seguent la pèncho dei coutau

Vèn, briho e fugue...e n'es pas la souleto... »

La Fontaine Moussue a servi quelque peu aussi d'abreuvoir et a vu passer les transhumances : montée aux estives au printemps, retour en Crau à l'automne, de nombreuses générations de bergers conduisaient ces centaines de mérinos réputés pour leur laine. Cette habitude ancestrale a disparu lorsque les troupeaux, gênant la circulation automobile, ont fait leur voyage en trains, puis en camions.

Afin d'évoquer les scènes pastorales de transhumance, on peut penser au peintre provençal Théodore JOURDAN, issue d'une ancienne famille salonaise, né à Salon en 1833 et décédé à Marseille en 1908 qui réalisa un grand nombre de scènes de la vie des bergers de la Crau et du terroir salonais. A son décès, il légua parmi ses toiles, 28 tableaux au Musée de Salon et de la Crau, sa ville natale afin d'assurer un revenu de pension à sa veuve.

Autrefois, les fontaines étaient un signe d'urbanisme, elles représentaient le modernisme apportant l'hygiène, elles amenaient la vie au centre de la cité. Elles exigeaient un investissement important en travail, en argent, c'est pour cela qu'on en trouve des traces dans les délibérations municipales. De nos jours, les fontaines ont perdu leur usage domestique, avec l'arrivée de l'eau courante, elles n'en restent pas moins des éléments appréciés du patrimoine communal. La Fontaine Moussue a aussi contribué à l'âge d'or de Salon, dans la mesure où elle fut le témoin auprès de nombreux négociants, industriels ou commerçants qui firent les beaux jours de la ville.

Les Sources :

- Salon de provence en 1900 par Christian KERT.1980.
- Salon de Provence à la Belle Epoque : la vie salonaise de 1900 à 1914 par Raymond JAUSSAUD .1985.
- Plaquette sur les Châteaux et Villas, prospérité bourgeoise à Salon, suite à l'Exposition de 1999-2000.